

**Gradhiva**

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

13 | 2011**Pièges à voir, pièges à penser**

L'ethnographie comme chasse

Michel Leiris et les animaux de la mission Dakar-Djibouti

*Ethnography as a form of hunting. Michel Leiris and the animals of the Dakar-Djibouti expedition***Julien Bondaz**

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/2069>

DOI : 10.4000/gradhiva.2069

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 18 mai 2011

Pagination : 162-181

ISBN : 978-2-35744-042-5

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Julien Bondaz, « L'ethnographie comme chasse », *Gradhiva* [En ligne], 13 | 2011, mis en ligne le 18 mai 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/2069> ; DOI : 10.4000/gradhiva.2069



L ethnographie comme chasse

Michel Leiris et les animaux de la mission Dakar-Djibouti

ZOOLOGIE

(Laid et lourds, ou légers et jolis,
s'arroe la zone des ilotes animaux.)

Leiris 1969 : 116.

Julien Bondaz



1. Il faut cependant noter qu'elle n'est pas originale. Pour citer un exemple fameux, Malinowski écrit ainsi, dans *Les Argonautes du Pacifique occidental*, en 1922 : « L'ethnologue n'a pas seulement à placer ses filets au bon endroit et à attendre qui viendra s'y jeter. Il doit se montrer chasseur dynamique, talonner sa proie, la diriger vers les rets et la poursuivre jusqu'en ses derniers retranchements. » (2002 : 65) Carlo Ginzburg a bien montré comment un « paradigme indiciaire », qu'il nomme également « paradigme cynégétique », anime les sciences sociales à partir du XIX^e siècle (Ginzburg 1980). Voir également l'article de Max Caisson consacré aux développements de ce « paradigme de la piste » en ethnologie, qui mentionne du reste *Le ruban au cou d'Olympia* de Leiris (Caisson 1995).

C'est une étrange définition de l'ethnographie que propose Michel Leiris dans la préface de la réédition de *La Possession et ses aspects théâtraux chez les Éthiopiens de Gondar*, en 1979 : une « espèce de chasse sans proies autres que des ombres » (1996 : 917). Cette comparaison cynégétique¹ apparaît également dans *L'Afrique fantôme*, son journal de la mission Dakar-Djibouti, lorsqu'il indique comment la découverte d'un morceau de corde lui a permis de mieux cerner la démarche ethnographique :

« Sous le rocher, nous ramassons une corde : attache du mouton que tous les ans, à la même époque, on sacrifie aux caïmans dont les guides disent que la mare est remplie. La découverte de ce bout de corde me comble de joie, car je commence à entrevoir ce qu'il y a de passionnant dans la recherche scientifique : marcher de pièce à conviction en pièce à conviction, d'énigme à énigme, poursuivre la vérité comme à la piste... » (16 juillet 1931 : 150-151)

Le bonheur de Leiris, à peine deux mois après son arrivée en Afrique, est ainsi provoqué par la capacité que renferme un objet (un morceau de corde) d'évoquer un animal (le mouton sacrifié aux caïmans), évocation motivant alors le glissement d'une comparaison (l'enquête policière) à l'autre (la chasse).

Une telle analogie a pourtant de quoi surprendre chez quelqu'un qui, on le verra, éprouve une aversion prononcée pour la chasse et les chasseurs. Elle paraît cependant d'autant plus intéressante à interroger si l'on observe que, dans *L'Afrique fantôme*, les animaux se substituent peu à peu aux objets. En effet, les descriptions d'objets achetés ou saisis et les récits de dons ou de vols qui remplissent les premières pages du journal de Leiris se réduisent très vite à quelques notations rapides. Ils sont peu à peu remplacés par la liste des animaux qu'il croise

Fig. 1 Martin d'Orgeval, *Ciconia*, *ciconia* (*Touché par le feu*), 2008. Courtesy Galerie Hussenot, Paris.

ou de ceux qu'il espère rencontrer et par les récits d'acquisition ou de capture zoologiques. Ainsi, le 4 avril 1932, pendant qu'il rédige un projet de préface pour son journal provisoirement titré « L'Ombre de l'aventure », l'attention portée aux animaux l'invite à un retour critique sur ce qu'il vient d'écrire :

« Pendant que je copiaais ces lignes, est passé un vol de sauterelles. Pédanterie de cette préface dont la fin pseudo-philosophique est particulièrement vide et prétentieuse. Demain, Griaule et moi partirons vers le Sud pour photographier les éléphants. Le chien de brousse et la civette dorment, étendus l'un sur l'autre. » (4 avril 1932 : 396)

Le vol anecdotique des sauterelles, le désir de voir des éléphants et le coup d'œil jeté sur les deux animaux collectés pour le Muséum d'histoire naturelle conjuguent ainsi (la valeur des temps est ici révélatrice) les relations singulières de Leiris aux animaux.

Or, cet aspect essentiel du rapport qu'entretient le secrétaire archiviste de la mission Dakar-Djibouti avec l'Afrique telle qu'il la découvre, et qui permet de mieux comprendre sa définition cynégétique de l'ethnographie, a été en grande partie occulté dans les études consacrées à *L'Afrique fantôme*. L'intérêt porté par les muséologues aux objets collectés et les nombreuses réflexions littéraires ou ethnologiques sur Leiris et les objets de son désir, objets trouvés (Jamin 1982 et 1984) ou cherchés (Cogez 1999), ne laissent guère de place aux présences



Fig. 2 « Les cages des fauves au jardin », Bamako, carte postale, début des années 1930 (collection de l'auteur).

animales. De manière plus générale, les collectes d'animaux sont rarement commentées, voire tout simplement mentionnées, par les historiens de la mission Dakar-Djibouti.

Il est vrai que la mission « est d'abord conçue comme une entreprise de collecte d'objets ethnographiques » (Jamin 1996 : 11) : ainsi trois mille six cents objets sont ramenés en France et intègrent le musée d'Ethnographie du Trocadéro. Mais il faut noter également que cinq mille insectes et papillons, cent soixante-dix oiseaux et une vingtaine de « mammifères et divers », sans compter les embryons, ont été collectés pour le Muséum d'histoire naturelle (Griaule 1932a : 116 ; 1932b : 235). Des collections vivantes ont par ailleurs été constituées. Marcel Griaule indique à ce sujet que « les animaux suivants ont été recueillis pour le Muséum national d'histoire naturelle : 1 lion d'un an ; 1 léopard d'un an ; 1 phacochère adulte ; 2 cynhyènes femelles ; 1 canard armé ; 1 chien sauvage (élevé à la mission) » (1932b : 116). Dans cette mesure, on s'étonne donc moins du classement erroné du dossier de la mission par les autorités de Khartoum à la rubrique « Chasse » (3 avril 1932 : 393).

Il est également vrai que la méthode de travail collective et pluridisciplinaire de la mission s'inscrit comme particulièrement novatrice et marque une étape essentielle de l'histoire de l'ethnologie française et de la muséologie (Jolly 2001), tandis que ni l'organisation de collectes naturalistes par le Muséum d'histoire naturelle (Laiou 1981, Bourguet 1997), ni la figure du spécialiste de la capture d'animaux sauvages ne sont nouvelles (MacKenzie 1988 : 38-42, Rothfels 2002). On pourrait cependant remarquer que la mission marque une étape dans l'histoire de l'ethnozoologie, le « point de vue ethnozoologique » étant souligné par Griaule (1932a : 117), et la collecte d'insectes au Pays dogon, poursuivie lors des missions suivantes, fournissant la matière d'un article tout à fait intéressant (Griaule 1961).

Mais, précisément, l'importance que prennent les animaux tout au long du voyage peut nous permettre de mieux comprendre la comparaison proposée par Leiris pour définir l'ethnographie. Analyser *L'Afrique fantôme* d'un point de vue – pour ainsi dire – animal, cela revient à prendre au pied de la lettre l'idée d'une ethnographie comme chasse. On verra cependant que, abandonnant les objets au profit des animaux, il s'agira en définitive d'y revenir, comme si relations aux animaux et relations aux objets avait quelque chose (encore inexplorée) à voir. Le rôle joué par les animaux dans l'expérience africaine de Leiris soulève ainsi trois questions. La première concerne les pratiques de collecte développées dans le cadre de la mission Dakar-Djibouti et les différentes modalités de la relation aux animaux qui en découlent, de la constitution d'une collection naturaliste à la formation d'une communauté avec les bêtes². Une deuxième interrogation vise la fascination qu'exercent sur Leiris les animaux, et leur inscription dans un double imaginaire, celui de l'enfance et celui d'une Afrique perçue comme sauvage. Nous retrouvons ainsi cette « enfance de l'œil » dont parle Gérard Cogez à propos du regard porté par Leiris sur l'Afrique (1999 : 255). Un troisième problème enfin est soulevé par la mise en évidence du motif cynégétique à proprement parler, et par l'importance de la chasse sur le terrain des ethnologues, en Afrique, à l'époque coloniale³.



2. Sur cette distinction entre collection et communauté, voir Lestel [2004 : 33].

3. De Marcel Griaule à Jean Rouch, en passant par des chercheurs moins connus ou plus atypiques, Jean-Paul Lebeuf ou Bohumil Holas par exemple, les ethnologues africanistes de l'époque sont très souvent en même temps des chasseurs. Un cas particulièrement marquant est celui de Solange de Ganay, passionnée de chasse avant d'être initiée à l'ethnographie lors de la troisième mission Griaule [1935], et qui écrivait quelques années après Leiris, à propos de la mission Niger-Lac Irô [1939] : « J'ai suivi à nouveau les pistes où je chassais le buffle, mais cette fois, au lieu d'une carabine, j'étais armée d'un crayon et d'un bloc-notes, pour une chasse au document sans merci, tout aussi sportive, et encore plus passionnante que l'autre. » [Citée par Geneviève Calame-Griaule, in Calame-Griaule et Cissé 2003 : 170.] Une étude – trop étendue pour cet article – des liens entre chasse et ethnographie dans l'itinéraire et les pratiques de ces ethnologues mettrait peut-être en lumière l'existence d'un « paradigme cynégétique » dans le développement de l'ethnologie française sur le continent africain, ayant quelque chose à voir avec le « paradigme de la collecte » mis en évidence par Vincent Debaene [2006].

Fig. 3 François Lelong, *Cervus elaphus* & *Salix daphnoides*. Cerf rouge et saule prumineux, mai 2009 (156 x 102 cm)
© François Lelong/Photo Jean-Marc Gourdon.

Fétiches et trophées

Peu après la découverte du morceau de corde, Leiris poursuit son excursion dans les environs de Kita, en compagnie de Griaule, de Marcel Larget (« l'homme à tout à faire » de la mission⁴) et d'Éric Lutten (avec Jean Moufle, le chasseur le plus acharné de l'équipe, comme on le verra). On assiste alors à l'édification d'un étrange objet composite, point de repère laissé sur l'itinéraire de leur marche et dans l'espace de l'écriture du journal, qui semble en quelque sorte objectiver la mission :

« À 9 h 50, en terrain herbeux, remarquons restes d'habitations et ébauches de fours à fer. [...] Griaule et Larget ramassent quelques fragments de canaris, dont ils conservent le plus intéressant. Lutten s'écarte un peu pour s'en aller chasser accompagné de l'un de ses guides. Quand nous le retrouvons, il a tué un *dényéro* (sorte de rat palmiste) femelle, du ventre duquel Larget retire quatre fœtus. Pour les conserver provisoirement, il les place dans une boîte métallique dans laquelle il verse un peu de fine Martell, seul alcool que nous ayons à notre disposition. Un trou est creusé en terre et la boîte est placée sur un lit de feuilles ; puis on rassemble quelques grosses pierres ; au sommet, je place le fragment de poterie. Au retour, nous prendrons tout cela (dont nous n'avons pas voulu nous encombrer) afin de l'expédier par la suite à nos musées. » (16 juillet 1931 : 151)

Collections ethnographiques (le fragment de canari) et collections naturalistes (les quatre fœtus), contenant métallique et contenu animal, libation de cognac et éléments végétaux ou minéraux sont ainsi posés ensemble, matières amalgamées qui ne sont pas sans rappeler le « style fétiche » dont parle Michèle Coquet (1987) ou « l'esthétique du fétiche » récemment exposée au musée du quai Branly (Snoep 2009). Cette espèce d'autel provisoire semble ainsi matérialiser les relations qu'entretiennent entre eux les différents membres de la mission, et même, *in fine*, les liens qui existent entre le Muséum d'histoire naturelle et le musée d'Ethnographie du Trocadéro (« nos musées », écrit Leiris). Le trophée de chasse de Lutten, transformé en spécimens d'embryologie, est ainsi intégré à un objet relationnel qui présente la collecte comme une mise à mort, comme une capture. On se souvient d'ailleurs qu'un « permis de capture scientifique » avait été attribué à la mission Dakar-Djibouti, inscrivant ainsi administrativement l'ambiguïté de ses objectifs de collecte.

Dès lors, on peut lire sous un autre angle les descriptions zoomorphiques que fait Leiris des fameux fétiches du *kono* et du *koma* : « un énorme masque à forme vaguement animale » (195), « une sorte de cochon de lait » (195), « l'étrange animal de sang séché » (201), ou encore « les habituelles cochonneries » (295). Et surtout, dans le récit de leur vol, on peut saisir ce qui se joue entre Lutten et Leiris :

« Avant de quitter Dyabougou, visite du village et enlèvement d'un deuxième *kono*, que Griaule a repéré en s'introduisant subrepticement dans la case réservée. Cette fois, c'est Lutten et moi qui nous chargeons de l'opération. Mon cœur bat très fort car, depuis le scandale d'hier, je perçois avec plus d'acuité l'énormité de ce que nous commettons. De son couteau de chasse, Lutten détache le masque du costume garni de plumes auquel il est relié, me le passe, pour que je l'enveloppe dans la toile que nous avons apportée, et me donne aussi, sur ma demande – car il s'agit d'une des formes bizarres qui hier nous avait si fort intrigués – une sorte de cochon de lait, toujours en nougat brun (c'est-à-dire sang coagulé) qui pèse au moins 15 kg et que j'emballerai avec le masque. » (7 septembre 1931 : 195)

• • •
4. Dans le cadre de la mission Dakar-Djibouti, il était officiellement « chargé de l'intendance, des observations et des collections naturalistes » (Jamin 1996 : 11).



« Au village suivant, je repère une case de *kono* à porte en ruine, je la montre à Griaule et le coup est décidé. Comme la fois précédente, Mamadou Vad annonce brusquement au chef du village, que nous avons amené devant la case en question, que le commandant de la mission nous a donné ordre de saisir le *kono* et que nous sommes prêts à verser une indemnité de 20 francs. Cette fois-ci, c'est moi qui me charge tout seul de l'opération et pénètre dans le réduit sacré, le couteau de chasse de Lutten à la main, afin de couper les liens du masque. Quand je m'aperçois que deux hommes – à vrai dire nullement menaçants – sont entrés derrière moi, je constate avec une stupeur qui, un certain temps après seulement, se transforme en dégoût, qu'on se sent tout de même joliment sûr de soi lorsqu'on est un Blanc et qu'on tient un couteau dans sa main... » (7 septembre 1931 : 195-196).

Ce qui fait signe dans ces deux récits, en effet, c'est le couteau de chasse de Lutten par lequel Leiris se rend coupable d'un vol puis prend conscience de son acte. Dans ce qui apparaît comme une décollation (masque détaché d'un corps de plumes), comme une découpe ou la fabrique d'un trophée⁵, le geste de trancher défait l'enthousiasme provoqué par la découverte du morceau de corde. L'objet perd son statut d'indice pour devenir une proie. Le fétiche devient trophée. Peut-être est-ce donc là que se joue, avec le dégoût de Leiris pour sa main armée d'un couteau de chasse, son désintérêt pour les objets collectés au profit des animaux rencontrés ou recueillis.

Rencontres, chasses et captures

Trois catégories d'animaux sauvages apparaissent à de multiples reprises dans *L'Afrique fantôme* : les animaux rencontrés au hasard de la route, les animaux chassés et les animaux collectés pour le compte du Muséum d'histoire naturelle. Ces modalités de la relation à l'animal (curiosité de la rencontre, plaisir de la chasse et capture scientifique) sont souvent étroitement liées. Un trou a été spécialement aménagé dans le toit de la voiture de la mission, « pour la chasse ou certaines prises de vues cinématographiques » (283). Entre tourisme cynégétique et exploration scientifique, les relations des membres de la mission aux animaux sont donc plurielles, sinon ambiguës.

Les notations que fait Leiris de ses rencontres avec des animaux sauvages, tout au long du voyage, sont particulièrement nombreuses, et vont du style télégraphique (« Hyène. », le 30 mai 1932 : 468) à la liste exhaustive et chiffrée (7 février 1932 : 344-345), en passant par des formulations plus poétiques (« poussière d'oiseaux », par exemple : 425). Ce ne sont du reste pas seulement les rencontres visuelles qui sont ainsi consignées, mais aussi les cris entendus ou les empreintes relevées.

Parmi toutes ces espèces animales rencontrées, deux semblent prendre une importance plus particulière pour Leiris. Ce sont d'abord les éléphants, occasion répétée de rendez-vous manqués qui augmentent d'autant le désir de la rencontre⁶. Le 29 mars 1932, Leiris note ainsi : « De gros cynocéphales traversent la route. Mais aucun des éléphants qu'on nous avait promis. La sauvagerie, de plus en plus, se perd... » (389) La déception de Leiris est forte, et quelques jours plus tard, de nouveau avec un certain désappointement mêlé d'ironie, il rend compte de l'observation ethnographique d'un petit rite magique et des aléas du cinéma animalier :

• • •

5. Plus tard, ce sera le couteau de Moufle tranchant la tête d'une pintade qui figurera la violence de la chasse (25 août : 182). Sur l'idée de décollation appliquée aux collectes de masques, voir en particulier l'ouvrage paru à l'occasion de l'exposition *Medusa en Afrique. La sculpture de l'enchantement*, qui s'est tenue du 14 novembre 2008 au 30 décembre 2009 au musée d'Ethnographie de Genève [Wastiau 2008]. Sur la fabrique de trophées par des chasseurs blancs en Afrique, voir notamment les observations ethnographiques récentes de Maxime Michaud [2008].

6. Ce désir de voir des éléphants est peut-être motivé en partie par l'importance qu'a pu avoir pour Leiris (et plus généralement pour les surréalistes) la découverte, juste avant son départ, du film des Marx Brothers, *Animals Crackers*, et du fameux récit de chasse à l'éléphant du capitaine Spaulding, interprété par Groucho Marx. Pour une référence tout à fait révélatrice de Leiris à ce film, voir sa lettre du 16 octobre 1931 à Georges Henri Rivière, présentée par Jean Jamin [Jamin 1986 : 28].

« Pas vu d'éléphants, naturellement. [...] Une opération de magie sympathique (un arbuste est courbé jusqu'au sol et maintenu dans cette position par des pierres placées sur les feuilles) accomplie par le vieux guide, afin qu'il y ait des éléphants à proximité, ne donne pas le moindre résultat. Finalement, en fait de cinéma, Griaule doit se contenter de prendre la caravane, et de photographier les diverses sortes de traces aperçues, ainsi qu'un énorme fumé – tout frais – d'éléphant. » (7 avril : 404)

Enfin, quatre jours plus tard, ces éléphants fantômes sont aperçus, en particulier une « bande de femelles lâchant des avalanches de crottes tandis que leurs petits les têtent » (407). L'unique indice excrémental photographié par Griaule est alors produit de manière hyperbolique, mais une certaine image de la sauvagerie s'en trouve alors inévitablement polluée.

Seconde espèce à l'honneur des notations de Leiris, les serpents ne cessent de traverser la route devant la voiture de la mission. La peur provoquée par ces mauvaises rencontres se change régulièrement en violence (277 et 286), parfois jugée irraisonnée par Leiris :

« Ce matin, sur un sentier du pays oli, nous avons vu un mince serpent vert, présentant tout à fait l'aspect d'une liane. La bête, bien qu'inoffensive, a été tuée. Il est si simple de cogner, pour plus de sécurité. » (15 décembre : 297)

Ceci n'est pas sans rappeler le récit du vol du dernier masque du *kono*, lorsque Leiris précise que les deux hommes rentrés derrière lui dans la case sacrée ne sont « à vrai dire nullement menaçants » (7 septembre 1931 : 195-196), avant de critiquer son propre pouvoir de Blanc, matérialisé par le couteau de chasse de Lutten. Bête et hommes « inoffensifs » sont les victimes d'une violence identique, instinct de chasse et vol d'objets provoquant un même dégoût chez Leiris.

La fièvre de la chasse qui prend parfois Griaule, Larget, Moufle et surtout Lutten est critiquée à plusieurs reprises dans *L'Afrique fantôme* :

« Moufle a tué son deuxième caïman, l'état de santé qu'il a allégué pour motiver sa démission ne s'opposant nullement à la tartarinade. » (5 novembre : 255)

« Peu de temps après l'arrivée, Lutten tue un gros cynocéphale. Son contentement, bien légitime, de tueur m'irrite. » (16 décembre : 815)

« Dans la matinée, alors que nous revenions d'un village, un gros cynocéphale avait traversé la route à une dizaine de mètres à peine devant l'auto. Lutten en avait l'écume aux lèvres, littéralement ; mais moi, que ne volcanise aucun instinct cynégétique, je notai simplement le derrière bleu du singe, d'un bleu tirant plus sur l'acier que je ne l'aurais cru. » (31 juillet 1931 : 165-166)

Mais cette absence d'instinct de chasse, par laquelle Leiris se distingue de ses compagnons, le conduit à un questionnement sur sa propre virilité⁷. Pour cette raison peut-être, alors qu'il note éprouver une « horreur quasi malade des détonations » (15 mai 1932 : 448), il décide d'apprendre à tirer au revolver et à la carabine, entraînement qui dure tout au long du voyage. Pratique de l'ethnographie et exercices de tir semblent ainsi parfois aller de pair, Leiris établissant en effet un saisissant raccourci : « J'apprends à tirer, quant à moi, et je fais un peu d'information kirdi, avec l'aide de l'interprète officiel prêté par le lieutenant. » (6 janvier 1932 : 321) Il prend goût à ce maniement des armes, soulignant la satisfaction qu'il ressent à se trouver adroit (15 décembre 1932 : 814) ou se laissant aller à tirer quelques coups de feu pour faire peur à Gaston-Louis Roux (27 septembre 1932 : 682). Mais, jusqu'à la fin du voyage, il refuse de partager avec ses compagnons le plaisir de la chasse⁸.



7. Voir en particulier le projet de conte dans lequel il se met en scène sous les traits d'un personnage dont « certains disent que ce n'est pas "un homme" – il ne bouge pas, il ne chasse pas, il est très mou avec les indigènes, il se trouble très facilement » [26 décembre 1932 : 833] –, dont « on trouve étrange qu'il ne monte pas à cheval et qu'il n'aime pas chasser » [836]. Il est intéressant de noter comment les critiques du comportement prédateur de ses compagnons le conduisent à s'interroger sur sa propre sexualité : objets, animaux et femmes semblent pris dans un même fantasme de traque et de rapt (Cogez : 1999). Le recours à des comparaisons animales pour décrire les femmes rencontrées [182-183, 289], parfois violent (« autant faire l'amour avec des vaches : certaines ont un si beau pelage ! », 12 janvier 1933 : 846), est par ailleurs révélateur.

8. Si l'on excepte l'épisode de chasse franchement comique du « féroce *choumagalié* », lors duquel Larget organise une battue dans un buisson et confie son couteau de poche à Leiris, censé le protéger [30 juin 1932 : 528-529]. Notons qu'ici c'est un couteau de poche et non de chasse qui change de main.

Cependant, pour les membres de la mission, la chasse n'est pas simplement un plaisir. Les canards sauvages abattus par Griaule (7 et 9 février 1932 : 345 et 340) et les nombreuses victimes de Lutten permettent d'agrémenter les repas. Même les oiseaux capturés vivants par la mission en profitent, puisque la « jambe [d'un cynocéphale tué par Lutten] sert à nourrir les aigles et le corbeau de la ménagerie » (16 décembre 1932 : 815).

Mais la chasse peut également être scientifique. Ainsi, « en l'honneur du Museum », le naturaliste Abel Faivre, qui a rejoint la mission à Gedaref, tire un vautour (8 juin 1932 : 489) et Roux fait la chasse aux petits oiseaux (5 septembre 1932 : 622). Les animaux tués sont alors naturalisés, soit par Faivre, soit par son assistant « empaillleur » recruté sur place, Bayana. Ce dernier se retrouve à l'origine d'un scandale dont Leiris imagine, blagueur, qu'il aurait pu conduire à l'empaillage généralisé de la population locale : « On parle naturellement du scandale de l'autre soir. Peu s'en faut que par les soins de Bayana [...] Emawayish et un certain nombre d'habitants du quartier [...] n'aient été mis dans le cas d'être empaillés. » (29 novembre 1932 : 794) L'Afrique sauvage que symbolisaient les éléphants se change ainsi en une « Afrique naturalisée⁹ ». Ce ne sont plus seulement des objets et des animaux qui sont saisis comme trophées – des oiseaux empaillés servant d'ailleurs à camoufler un tableau enlevé en Éthiopie (28 novembre : 792) – mais, sur un mode humoristique, les Africains eux-mêmes.

Cependant, cette jonction du vivant et du mort, de l'animal et de l'objet, que signale le trophée, se défait dans le rêve. Le 23 juillet 1931, Leiris relate : « L'autre nuit, ayant la fièvre, Griaule avait rêvé [...] qu'il devait faire rentrer des lions dans un musée. » (160) Ainsi livré, le contenu du rêve de Griaule ne permet bien évidemment aucune interprétation. Avancer qu'il révèle la violence refoulée des modes d'acquisition des objets (Clark-Taoua 2002 : 486), par exemple, revient sans doute à occulter trop rapidement les acquisitions d'animaux et l'indétermination du musée en question. (S'agit-il du musée du Trocadéro ou du Muséum d'histoire naturelle ?) Le rêve de Griaule semble en tout cas la scène ambiguë où se nouent les relations entre collecte et capture, sans que l'on puisse décider qui, des objets ou des animaux, y gagne. Tout simplement, il met peut-être en avant, parmi les préoccupations de Griaule, la mission qui lui a été confiée de ramener des collections d'animaux sauvages naturalisés, mais aussi vivants, au Muséum d'histoire naturelle, mission qui occupe tous les membres de l'expédition.

Ainsi, à plusieurs reprises, Leiris, malgré sa peur des insectes (388), et Griaule mènent une « chasse acharnée » (378) aux insectes et aux papillons, en particulier durant le mois de mars 1932¹⁰. Les animaux plus gros, quant à eux, ne sont pas chassés mais proposés à la vente, comme ce jeune porc-épic qui ne peut « malheureusement » pas être acheté, « car, devenu adulte, il serait trop encombrant » (3 août 1932 : 167), ou, le plus souvent, donnés. C'est le cas, par exemple, d'un phacochère et surtout d'un lion, avec lequel Leiris fait une première rencontre mouvementée (12 février 1932 : 350-351). C'est également le cas, trois mois plus tard, d'une autre rencontre, particulièrement curieuse :

« Trouvé un serpent aux W.-C. dans les circonstances suivantes : jetant selon l'usage dans la tine que j'avais souillée une certaine quantité de gravier [...], je constate au fond de la tine un instantané et mystérieux grouillement, comme si les matières s'étaient tout à coup animées... [...] C'est une bête très mince, un peu plus longue qu'une vipère, au corps tacheté, dans l'ensemble violacé. Griaule et Larget en ont capturé une pareille, il y a quelques jours, derrière des caisses. Celle-là, très jeune, était inoffensive. Mais je ne sais pas ce qu'il en est quant à sa congénère merdeuse... C'est



9. J'emprunte l'expression à Nélia Dias [1999].

10. Voir également le récit de la soirée où les membres de la mission sont invités chez l'administrateur de Kayes : « Presque tout le dîner se passe à capturer des insectes sur la nappe, pour enrichir nos collections. À cet effet, on retourne les verres et l'on renverse les couverts. Maître et maîtresse se prêtent avec une suffisante bonne grâce à cette manifestation. » [2 juillet : 137-138]



Fig. 4 Laurent Bochet, *Chevrette couchée*, *Capreolus capreolus*, série 1000 °C, 1^{er} février 2008 © Laurent Bochet.

en tout cas à Faivre, naturaliste, que revient l'honneur de lui coincer la tête entre deux bouts de bois et de la noyer dans une boîte de conserve remplie d'eau. » (23 mai : 457)

Ce récit de capture, cette « performance », écrit Leiris (457), est d'autant plus intéressant qu'il relate sur le mode de l'humour la transformation d'un animal en spécimen – alors que pour les éléphants, on l'a vu, il s'agissait du passage d'un objet, également « merdeux » (le fumé), à une image (la photographie de Griaule). Tombé dans la tine, le serpent « anime » les excréments de Leiris avant d'être capturé et mis à mort par Faivre, au nom duquel le qualificatif de « naturaliste » est ironiquement apposé. Mais c'est Leiris qui achève la transformation du serpent en objet scientifique et muséal, en se chargeant du travail de documentation :

« L'après-midi presque entière se passe avec le "captain". Je descends aux souks avec lui, porteur des deux serpents, chacun dans un bocal d'alcool, pour les faire identifier par les indigènes (qui ne sont pas d'accord et leur donnent, ainsi que j'aurais dû m'y attendre, tous des noms différents). » (23 mai : 458-459)

On voit comment la biographie d'un objet est enrichie par l'autobiographie d'un écrivain, même si le nom de Leiris n'est pas resté attaché au serpent destiné aux collections du Muséum – contrairement au *kono* qu'il a volé, et qui est désormais, en partie pour cela, l'une des œuvres exposées au musée du quai Branly les plus connues.



Fig. 5 Martin d'Orgeval, *Chalcosma atlas (Touché par le feu)*, 2008. Courtesy Galerie Hussenot, Paris.

Ménagerie, cirque et zoo

Si les serpents et les embryons mis en bocaux ou les oiseaux naturalisés ne posent pas plus de problème de transport que les objets ethnographiques collectés tout au long du voyage, il en va bien évidemment tout autrement du garde-manger sur pattes et des collections vivantes. Le camion de la mission est ainsi « garni de toute une basse-cour », poules et cochon (7 décembre 1931 : 287), de telle sorte qu'une « évasion quotidienne des poulets » rythme les déplacements de l'équipe (9 décembre 1931 : 289). Le 11 septembre 1931, le travail de Leiris est perturbé par cette promiscuité avec la volaille : « Alors que je suis installé à écrire près d'un poulailler appartenant aux collections, je me sens tout à coup envahi par une nuée de poux de poules provenant dudit poulailler. Je réagis en me faisant asperger de Fly Tox, mais le remède est bien insuffisant... » (198) Au-delà de l'anecdote ici rapportée, l'appartenance du poulailler aux collections est révélatrice : animaux destinés à être mangés et animaux capturés ou recueillis pour le Muséum semblent ainsi partager un sort commun.

On retrouve cette fusion entre basse-cour et ménagerie dans un autre passage qui donne à voir l'envahissement progressif de la mission par des animaux domestiques et sauvages :

« Faivre [...] revient avec un *midaqwa*, petite biche dont on nous a fait cadeau à l'étape de Doqmit. Cela augmente la ménagerie : chacal devenu plus gros et cassant à tout instant sa chaîne, poules envahissant perpétuellement les tentes et qu'il faut expulser bruyamment, sans compter tous les mulets, et la bonne chienne qui suit Griaule depuis Qoqit. » (3 juillet 1932 : 534-535)

Les interactions entre membres de la mission et animaux collectés sont quotidiennes, bouleversant l'organisation des campements ou, comme on le verra plus loin, la répartition des chambres. La ménagerie déborde sur les espaces intimes, Leiris accueillant par exemple sous sa tente la petite biche dont il vient d'être question, Faivre et lui prenant soin de l'animal, le traitant comme une personne. Leiris, finalement responsable – en partie – de la mort de l'animal, s'apitoie sur son sort :

« Le *midaqwa* est mort. La petite bête était déjà presque morte de froid dans l'après-midi à cause du vent violent. Faivre et moi l'avions ranimée en l'emballant dans une couverture et lui ingurgitant du lait. Hier soir, je l'avais prise sous ma tente et attachée à la tête de mon lit. Cette nuit, elle avait mangé, ruminé. Remuant beaucoup, elle avait emmêlé sa corde aux pieds de mon lit, au pommeau de ma selle. De crainte qu'elle ne s'étranglât, je l'avais attachée au poteau de devant la tente et m'étais endormi l'écoutant ruminer. C'est au réveil que je l'ai trouvée au-dehors, agonisant dans le petit fossé creusé autour de ma maison de toile pour l'écoulement des eaux. Ni couverture, ni lait n'ont pu la ranimer. Petite bête, trop jeune, peut-être pas encore sevrée, et à coup sûr pas habituée au vent d'ici. » (4 juillet : 534)

Ainsi, contrairement à l'énumération proliférante des animaux de la ménagerie, la relation de Leiris à la « petite bête » est profondément singulière : on passe de l'envahissement des tentes à l'accueil dans la « maison de toile », l'attache à la tête du lit semblant signifier l'attachement de Leiris à l'animal.

La constitution d'une ménagerie ne compense cependant pas l'absence d'animaux sauvages, ce manque de sauvagerie déjà souligné. Ainsi, le 12 décembre 1932, Leiris, tout à fait désillusionné, écrit :

« Toujours pas d'animaux. Abba Jérôme n'a même pas sorti aujourd'hui sa grande couverture rouge ornée d'un lion grandeur nature et couleur fauve. Hier il l'avait étalée sur sa tente et cela faisait plus ou moins illusion, dans le genre cirque forain. » (12 décembre 1932 : 812-813)

Une image de lion avait suffi pour donner un air de cirque à la mission et donner le change, de la même manière que des enseignes sur lesquelles « figure au moins un lion » allaient lui faire aimer Addis-Abeba (27 janvier 1933 : 856).

En fait, cette comparaison avec le cirque apparaît plusieurs fois dans *L'Afrique fantôme*. Tantôt, elle est motivée par l'ennui qu'éprouve Leiris, et montre l'expédition comme une routine : « La vie que nous menons ici est au fond très monotone, comparable en cela à celle des gens de cirque qui se déplacent tout le temps mais pour donner toujours le même spectacle. » (4 juillet 1931 : 138) Tantôt, au contraire, ce sont les autres, les Africains, qui s'offrent en un spectacle forain et bariolé :

« Hier soir, le tam-tam commandé pour la visite du général (car il est venu un général) défila sous nos fenêtres. Arlequins nègres. Jeunes rouleuses colorées. Oripeaux de cirque forain. » (10 décembre 1931 : 290)

Mais, dans un retournement de perspective, le cirque et le spectacle révèlent également une ménagerie imaginaire, dans laquelle les touristes – parmi les-

quels Leiris s'inclut – sont à leur tour animalisés¹¹ : « Quelle puissante distraction doivent représenter les touristes pour ces gens ! Nous devons être en effet de surcomiques animaux, avec nos casques, nos culottes courtes et tout notre accoutrement extravagant, si insolite sous ce ciel, dans cette herbe, sur cette terre rouge, au milieu de cette végétation. » (4 mars : 366) La ménagerie de la mission et l'imaginaire du cirque, dont Denis Hollier note qu'il comporte pour Leiris une « dimension familiale » (Hollier 2003 : 33), participent ainsi d'une même vision de l'exotisme, entre illusion de sauvagerie et mise en spectacle réciproque. À peine rentré en France, un spectacle forain, à Lannion, devient matière à des « sensations exotiques » dans un pays redevenu, à son propre regard, étranger (Leiris 1991 : 158). Au-delà de la piste du cirque, la scène de théâtre apparaît, espace de rencontre d'un imaginaire familial et de l'expérience africaine (Hollier 2003, Debaene 2010 : 290-296¹²).

Autre comparaison, autre articulation du réel et de l'imaginaire, le zoo participe également chez Leiris de cette mise en scène de la rencontre avec l'Afrique sauvage. Ce sont d'abord les zoos réels, les « ménageries coloniales » (Kisling 2001 : 33-37), petites collections d'animaux sauvages mises en place par les colons, qui sont systématiquement notés dans le journal de Leiris. Ainsi, quelques jours après avoir posé le pied en Afrique, il signale avoir « vu la lionne et un certain nombre d'animaux » au restaurant du Bel-Air (5 juin 1931 : 115). Puis ce seront des biches et des autruches chez l'administrateur de Kayes (2 juillet 1931 : 137) ou des peaux de serpents exhibées chez celui de Bandiagara (17 septembre 1931 : 203). À Bamako, lors d'une visite du zoo, dans le jardin de la mairie, il constate le succès mondialisé des expositions d'animaux sauvages vivants, non sans une pointe d'amertume : « Au jardin zoologique, des enfants tout nus s'extasiaient devant les oiseaux et les singes et les adultes stationnent longuement aussi. Universel orgueil humain ! » (6 août 1931 : 169) Voilà donc Leiris de nouveau confronté à ses contradictions, condamnant l'orgueilleux plaisir pris par les hommes à regarder des animaux captifs mais participant, dans le même temps, à une mission de collecte d'animaux vivants destinés aux parcs zoologiques parisiens.

Le zoo constitue également pour lui un espace de référence pour décrire les différences entre les animaux sauvages qu'il a vus captifs et ceux qu'il observe en liberté, tel ce « singe, vu dans la brousse, [qui] perd entièrement ce caractère burlesque qu'il a en cage » (2 août 1931 : 166¹³). À l'inverse, la nature recréée dans les jardins zoologiques, tels les fameux rochers artificiels mis à la mode par Carl Hagenbeck, peut servir de référence à une description du paysage éthiopien :

« Campement dans un site très beau – Selasil – à huit heures environ de la frontière d'Érythrée. Grands arbres à rameaux compliqués, formant abris. Quelques palmiers. Grands rochers de parc à lions, dans un jardin zoologique. Troupeaux de chèvres, troupeaux de vaches. Bergers béni-amèr à torses musclés et tignasses de sauvages. » (16 décembre : 815)

Contaminé par l'aspect artificiel des zoos européens, le paysage éthiopien est décrit comme un cadre idyllique où les lions seulement suggérés par l'aspect des rochers laissent le monopole de la crinière et de la sauvagerie aux bergers.

Ménagerie, cirque et zoo constituent ainsi trois espaces de la rencontre entre Leiris et l'Afrique sauvage, rencontre qui se joue sur le mode de la collecte attendrie, du spectacle routinier et de l'idéalisation sporadique. La confrontation à cet exotisme famélique ou ruiné, propice au cafard, conduit Leiris à préférer quelquefois la compagnie des bêtes à celle des hommes. Ses relations aux animaux



11. Cette présentation de soi en animal apparaît à plusieurs reprises sous la plume de Leiris : « Bonne bête de somme que je suis, que suffira à éteindre le retour du troupeau. » [23 novembre : 276] « Ma vie devient de plus en plus animale. » [7 juillet : 542]

12. Il faut rappeler ici l'influence des *Impressions d'Afrique* de Raymond Roussel, pour qui « l'Afrique est quelque chose comme le plus grand cirque du monde » (Lebrun 1994 : 206), et de l'adaptation théâtrale à laquelle Leiris assiste le 11 mai 1912 (Leiris 1992).

13. Cette opposition entre la brousse et la cage est un lieu commun des récits d'exploration ou de la littérature animalière de l'époque et participe d'une rhétorique de la sauvagerie postulée comme plus authentique, construisant l'image d'une Afrique sauvage où les animaux révéleraient – pour ainsi dire – leur vraie nature. Étrangement, les éléphants sont décrits à Leiris comme plus « grands » (*sic*) au zoo de Khartoum qu'en liberté (17 avril 1932 : 414).

de la ménagerie remplacent parfois celles – pas toujours faciles – qu'il entretient avec les autres membres de la mission et reflètent alors ses états d'âme ou lui permettent de tromper sa solitude.

Proies autres que des ombres

Parmi les animaux vivants acquis pour le Muséum d'histoire naturelle, trois espèces semblent envahir la vie quotidienne des membres de la mission et les pages du journal intime de Leiris : les cynhyènes, les civettes et un chacal femelle qui deviendra pour ainsi dire le complice de Leiris. La gestion difficile de cette présence animale se joue à la fois sur le plan pratique de leur hébergement et sur le plan sentimental de leur compagnie. La mission forme en effet une « communauté hybride » (Lestel 2004), les interactions entre humains et animaux fonctionnant sur le double mode de la projection et de la personnification.

Ainsi, suite à l'acquisition des cynhyènes, Leiris est contraint de déménager et se retrouve dans le voisinage des bêtes, en proie à la solitude :

« J'ai déménagé aujourd'hui. Je me suis installé dans la chambre de Griaule, qui a acquis pour le Muséum deux chiens-hyènes femelles qu'on a installés dans la chambre mitoyenne, celle que j'occupais auparavant. Les deux bêtes sentent fort le fauve. Je suis très seul. » (26 février 1932 : 361)

Cette promiscuité malodorante est d'ailleurs à l'origine d'un autre rêve de Griaule, qui n'est pas sans rappeler celui du lion et du Muséum :

« De plus en plus les cynhyènes sentent mauvais. L'odeur de ménagerie empeste à tel point la chambre que je partage avec Griaule, que ce dernier a rêvé que son lit était plein de serpents (association avec le parfum de la galerie des reptiles, au Jardin des Plantes). L'une des bêtes semble assez douce, l'autre sournoise et méchante. Hier, elles gémissaient souvent et cherchaient à s'échapper. Je crois qu'elles sont maintenant plus calmes. » (28 février 1932 : 361-362)

Leiris note en effet une association entre le lit de Griaule et la galerie des reptiles du Jardin des Plantes, qui fait partie de la ménagerie du Muséum. L'encombrement réel de l'espace intime des membres de la mission par les animaux collectés et l'invasion onirique du lit de Griaule par des serpents ont pour arrière-plan commun le Muséum d'histoire naturelle, et donnent ainsi à voir la constitution des collections vivantes comme une pratique de domestication, au sens littéral (les cynhyènes prennent la chambre de Leiris et les serpents s'installent dans le lit de Griaule), et une technique de « domptage » (29 février 1932 : 362).

Les acquisitions se poursuivent le mois suivant : avant d'être rejoint par les autres membres de la mission, Larget obtient un « petit chien de brousse », qui se révélera par la suite être un chacal, puis ce sont un pangolin, le 18 mars, et trois civettes, deux jours plus tard, qui augmentent le « cheptel » (379 et 380). Cependant, le pangolin se sauve deux jours après son acquisition et les trois civettes meurent les unes après les autres, non sans s'être montrées particulièrement envahissantes (23 mars : 382-383). L'une d'entre elle essaye même de rentrer dans son lit : « Levé à l'aube, la civette [...] faisant une vie de tous les diables (par exemple : grimper sur le toit de ma moustiquaire en geignant pour entrer dans le lit). Le cafard s'accroît. » (31 mars : 390-391) On voit bien ici comment la présence des animaux autour de lui influe sur son humeur, comme si l'agitation de la civette avait une répercussion directe sur son état d'esprit.

Les relations que Leiris entretient avec le petit chien de brousse subissent elles aussi des variations d'humeur, et oscillent entre haine des animaux et haine des hommes :

« Depuis hier je me suis découvert une sorte de haine, tournant facilement à la brutalité, à l'égard de certains animaux. Le petit chacal, qui d'ailleurs est une peste, l'a expérimentée. Derniers sursauts, peut-être, de mon refus d'admettre la nature, tout ce au sein de quoi je suis plongé... » (28 avril 1932 : 429)

« Je remonte le courant. Je me moque de moi, de mes examens de conscience constants, de mes phobies. Je m'entends très bien avec le chacal. [pointillés] Je m'en défends, mais je commence à ressentir à l'égard de mes compagnons, cette espèce de haine (ou plutôt d'irritation) qui plusieurs fois déjà m'a fait me séparer de groupes et de gens. » (16 mai 1932 : 450)

Leiris alterne ainsi entre refus de son environnement animal et prise de distance avec les hommes, l'animal se retrouvant victime de ses sautes d'humeur ou réceptacle de ses émotions.

Mais le chacal (encore appelé « chien de brousse ») est également investi différemment, de manière érotique, et peut alors servir de prétexte (insuffisant) à des relations humaines :

« Tandis que je suis sur le quai, surveillant le départ des marchandises vers la gare, j'aperçois cette dame anglaise au sourire si fondant et à l'air de bébé presque trop bien lavé, qui s'apprête à descendre, escortée de son mari. Le petit chien de brousse est près de moi. Devinant ce qui va se passer, je le prends dans mes bras. Immédiatement le couple vient vers moi. Gens charmants, qui parlent un excellent français. Mamours au chien, sourires si agréables de la dame. Une ombre à mon plaisir : si je ne faisais pas partie d'une mission officielle ou si simplement j'apparaissais tel que je suis, jamais je ne rencontrerais des gens aussi gentils. » (17 avril 1932 : 414)

Leiris utilise le chien de brousse comme un intermédiaire, comme un embrayeur relationnel, et prend plaisir à ce que le couple – et surtout la dame si souriante – vienne « immédiatement » vers lui. Mais, dans le même temps, ce contact par animal interposé est tout de suite vécu comme artificiel, illusoire : c'est le chien de brousse utilisé par Leiris, et non pas Leiris lui-même, qui attire le couple (la femme).

Moins d'une semaine après cette rencontre provoquée, au retour d'un dîner officiel, le chien de brousse et la dame anglaise sont de nouveau réunis, faisant irruption, l'un sur le lit de Leiris, et l'autre dans ses rêves :

« Le chien de brousse (qui, à vrai dire, est un chacal femelle) [...] m'a dérangé : il a sauté sur mon lit, m'a léché la figure, a tiré sur les cordes de mon lit. À plusieurs reprises, j'ai été obligé de le chasser. Le reste de la nuit a été coupé de songes confus et pénibles auxquels étaient mêlés les passagers du *Gedid* et les gens de Paris. La femme qui, lors du débarquement à Kosti, était venue caresser le chacal, m'apparaissait horriblement flétrie sous la forme d'une vieille rombière décollée et impudique. » (23 avril : 426-427)

Ce n'est peut-être pas un hasard si, avant de noter le contenu de son rêve, Leiris signale pour la première fois que le chien de brousse est, en réalité, un chacal femelle, et les coups de langue donnés par l'animal pourraient avoir convoqué, dans l'espace onirique, la figure fantasmée de la dame souriante, désormais vulgaire et lubrique.

Curieusement, longtemps après ce rêve, le chacal allait lui-même pénétrer dans l'espace onirique de Leiris. Alors en pleine enquête sur la possession par les génies *zar* en Éthiopie, celui-ci fait le récit de cet autre rêve à l'une de ses informatrices :



Fig. 6 Yoshiko Murakami, *Tracing my Heart 2001-2006* (Zoo de Vincennes, Paris), 2001, tirage couleur (73 x 90 cm) © Yoshiko Murakami.

« J'ai raconté à Malkam Ayyahou un rêve fait la nuit précédente et qui m'a impressionné : un chacal me monte sur la poitrine et m'empêche de respirer. Selon Malkam Ayyahou, cela signifie que je suis poursuivi par un *zar* femelle. Le chacal est en effet une des formes sous lesquelles les *zar* femelles se présentent en rêve. » (15 septembre : 649)

Tout se passe ainsi, comme si l'association entre chacal femelle et figure féminine trouvait une explication finale dans des données ethnographiques. Le chacal n'est plus un spécimen vivant collecté pour le Muséum ni un compagnon de voyage ambivalent (entre support de haine et médiateur de charme), il est un génie de possession féminin qui se manifeste en rêve sous une forme prédatrice et qui renverse ainsi les règles de la chasse.

Chasse et possession participent en effet, selon Leiris, d'un même effort humain. Au hasard d'un petit travail ethnolinguistique, il en a comme la révélation :

« Pour les chasseurs, l'éléphant, le lion, le rhinocéros, le buffle, la girafe sont les cinq bêtes dont plus tard ils devront porter les trophées, en même temps qu'ils porteront le poids de leur esprit, qui vient nicher en eux comme un remords, ou comme les *zar* se nichent au corps des possédés. Et c'est à peine si le sang des sacrifices parviendra provisoirement à les délier...

Car, décidément, l'étranger, la brousse, l'extérieur nous envahissent de toutes parts. Nous sommes tous, soit des chasseurs qui renions tout, nous vouons volontairement au monde du dehors pour être pénétrés, faire notre nourriture et nous enorgueillir de certaines forces supérieures, grandes comme le sang qui bout au cœur des animaux, l'inspiration fatalement diabolique, le vert des feuilles et la folie ; soit des possédés que cette même marée du dehors vient un jour déborder et qui, au prix de mille tourments qui parfois les font mourir, acquièrent le droit de signer définitivement le pacte avec l'éternel démon imaginaire du dehors et du dedans qu'est notre propre esprit. Je suis loin de mon indifférence de ces jours derniers. Certains diraient, peut-être, que je commence effectivement à être possédé. Sans doute me reprendraient-ils aussi au nom de l'"objectivité scientifique"... » (15 août 1932 : 588)

On le voit, la révélation se joue à trois niveaux. Elle est d'abord ethnographique. Il existe un lien entre les trophées et les esprits des animaux, et ce lien s'exprime pour Leiris en termes de poids et de remords – on ne peut d'ailleurs s'empêcher de penser, ici, au *kono* volé. Il existe également un rapport entre ces esprits animaux et les génies *zar*, et donc entre chasseurs et possédés.

La révélation est également plus philosophique, lorsque Leiris distingue deux types de relation au monde, deux manières « d'admettre la nature¹⁴ » : le chasseur se voue au monde et se projette hors de soi, dans une sorte de frénésie qui pourrait devenir folie, alors que le possédé, au contraire, s'abandonne au monde et se laisse prendre d'assaut par l'extérieur, s'enfermant dans un tête-à-tête avec son fantôme intérieur. On retrouve ici les deux modes de relation de Leiris aux animaux, entre haine fatiguée et complicité fragile – et au-delà, bien sûr, les raisons de ses enthousiasmes et de ses déceptions vis-à-vis de l'Afrique. Leiris se place d'ailleurs dans la catégorie des possédés. (« Je suis hanté intérieurement par un fantôme, plus mauvais que tous les *zar* du monde », 18 octobre 1932 : 733.)

Et enfin, la révélation de Leiris concerne plus directement sa pratique de l'ethnographie et la question de son objectivité – et au-delà « une nouvelle position de l'ethnographe par rapport à l'ethnographie » (Jamin 1981 : 106). Tout se passe en effet comme si « l'éternel démon imaginaire du dehors et du dedans » l'empêchait d'atteindre une « objectivité scientifique » qui serait pure extériorité¹⁵. C'est précisément parce qu'il n'est pas chasseur, parce qu'il commence à être possédé,

• • •
14. Je reprends ici l'expression qu'il utilise pour expliquer la haine éprouvée à l'encontre du chacal [28 avril 1932 : 429].

que son ethnographie ne peut être une chasse, sauf à remplacer les proies (les objets) par des ombres.

Or, le seul objet auquel il va finalement s'attacher, peut-être le seul trophée pour lequel il n'éprouvera pas de remords, semble faire la synthèse de cette double expérience (la chasse, la possession) :

«Durant une des absences d'Abba Jérôme, n'étant pas capable de converser, je me mets en devoir d'examiner les bijoux de mon informatrice [Asammanèth]. Le plus remarquable est une griffe de lion sur monture d'argent. Elle a aussi un petit anneau de corne brune dont je devine que c'est du buffle...

Au retour d'Abba Jérôme, elle me le donnera et je le prendrai avec un grand plaisir. Sans doute pense-t-elle bien qu'elle récupérera ce cadeau au centuple, et certainement – quant à sa valeur marchande – ne vaut-il à peu près rien. Je le conserve néanmoins, seul cadeau non officiel que j'aie reçu depuis le commencement de ce voyage, anneau fait par un chasseur, anneau qui a fait le *gourri* [mouvement de transe], anneau donné comme porte-chance, sans aucun doute anneau précieux... » (7 novembre : 763)

Apparaissant comme le pendant inversé de l'objet composite, espèce de fétiche posée en terre au début du voyage, cet anneau offert, ce trophée de buffle, ce produit de la chasse transformé en bijou pour la transe, devient pour Leiris un objet «précieux». Il apparaît comme le dernier avatar de cette profusion d'animaux morts et vivants, de cette multitude de bruits, d'empreintes et d'odeurs, de ces nombreuses rencontres et de ces quelques rêves qui constituent la piste (fauve?) suivie à travers *L'Afrique fantôme* pour donner sens à la comparaison cynégétique proposée par Leiris.

On l'a vu en effet, les présences animales dans le journal intime de Leiris signalent à la fois la particularité du regard qu'il porte sur l'Afrique, l'attrait pour la sauvagerie rejoignant un certain imaginaire enfantin alimenté par l'observation zoologique ou la théâtralité du cirque, et la relative ambivalence des pratiques de collecte de la mission Dakar-Djibouti, entre expédition scientifique et voyage cynégétique. On comprend mieux dès lors pourquoi l'idée d'une ethnographie comme chasse doit être prise au sérieux : elle ne concerne pas seulement l'expérience africaine de Leiris, entre les proies et les ombres, elle interroge également la part d'imaginaire qui habite le rapport des ethnologues de l'époque aux animaux et à l'Afrique.

musée du quai Branly
julien.bondaz@univ-lyon2.fr

● ● ●
15. Sur cette opposition ethnographique et littéraire entre démarche scientifique et possession, voir Albers (2008). On peut situer un tel « entre-deux » (Debaene 2010 : 282-283) dans le contexte de l'époque, où deux modèles de pratique ethnographique du terrain étaient en concurrence (Debaene 2006) : la collecte (coupure du savant et de son objet) et l'expérience (immersion).

mots clés / keywords : Leiris // *Leiris* • Afrique // *Africa* • mission Dakar-Djibouti // *Dakar-Djibouti expedition* • animaux // *animals* • collecte // *collections* • chasse // *hunting*.

Bibliographie

ALBERS, Irene

2008 « Mimesis and Alterity: Michel Leiris's Ethnography and Poetics of Spirit Possession », *French Studies* 62(3) : 271-289.

BOURGUET, Marie-Noëlle

1997 « La collecte du monde : voyage et histoire naturelle (fin XVIII^e siècle-début XIX^e siècle) », in Claude Blanckaert, Claudine Cohen, Pietro Corsi et Jean-Louis Fischer (coord.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*. Paris, Muséum national d'histoire naturelle : 163-196.

CAISSON, Max

1995 « L'Indien, le détective et l'ethnologue », *Terrain* 25 : 113-124.

CALAME-GRIAULE, Geneviève et CISSE, Youssouf

2003 « Solange de Ganay (1902-2003) », *Journal des africanistes* 73(2) : 169-173.

CLARK-TAOUA, Phyllis

2002 « In Search of New Skin: Michel Leiris's *L'Afrique fantôme* », *Cahiers d'études africaines* 42(167) : 479-498.

COGEZ, Gérard

1999 « Objet cherché, accord perdu. Michel Leiris et l'Afrique », *L'Homme* 151 : 237-255.

COQUET, Michèle

1987 « Une esthétique du fétiche », *Systèmes de pensée en Afrique noire* 8 : 111-139.

DEBAENE, Vincent

2006 « "Étudier des états de conscience". La réinvention du terrain par l'ethnologie, 1925-1939 », *L'Homme* 179 : 7-62.

2010 *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*. Paris, Gallimard.

DIAS, Nélia

1999 « L'Afrique naturalisée », *Cahiers d'études africaines* 155-156 : 583-594.

GINZBURG, Carlo

1980 « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat* 6 : 3-44.

GRIAULE, Marcel

1932a « Mission Dakar-Djibouti, rapport général (mai 1931-mai 1932) », *Journal des africanistes* 2(2) : 113-122.

1932b « Mission Dakar-Djibouti, rapport général (juin à novembre 1932) », *Journal des africanistes* 2(2) : 229-236.

1961 « Classification des insectes chez les Dogons », *Journal des africanistes* 31(1) : 7-71.

HOLLIER, Denis

2003 « Préface » à Michel Leiris, *La Règle du jeu*. Paris, Gallimard : IX-XLVII.

JAMIN, Jean

1981 « Quand le sacré devint gauche », *L'Ire des vents* 3-4 : 98-118.

1982 « Objets trouvés des paradis perdus : à propos de la Mission Dakar-Djibouti », in Jacques Hainard et Roland Kaehr (éd.), *Collections passions*. Neuchâtel, musée d'Ethnographie : 69-100.

1984 « La mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti », *Cahiers ethnologiques* 5 : 9-79.

1986 « Correspondances », *Gradhiva* 1 : 22-29.

1996 « Introduction à *Miroir de l'Afrique* », in Michel Leiris, *Miroir de l'Afrique*. Paris, Gallimard : 9-59.

JOLLY, Éric

2001 « Marcel Griaule, ethnologue : la construction d'une discipline (1925-1956) », *Journal des africanistes* 71(1) : 149-190.

KISLING, Vernon N. Jr.

2001 « Ancient Collections and Menageries », in Vernon N. Kisling Jr. (éd.), *Zoo and Aquarium History. Ancient Animal Collections to Zoological Gardens*. Boca Raton-London-New York-Washington, CRC Press : 1-47.

LAISSU, Yves

1981 « Les voyageurs naturalistes du Jardin du roi et du Muséum d'histoire naturelle : essai de portrait-robot », *Revue d'histoire des sciences* 34(3-4) : 259-317.

LE BRUN, Annie

1994 *Vingt mille lieues sous les mots*, Raymond Roussel. Paris, J.-J. Pauvert.

LEIRIS, Michel

1969 « Glossaire, j'y serre mes gloses » (1939), *Mots sans mémoires*. Paris, Gallimard : 71-116.

1991 *Biffures*. Paris, Gallimard.

1992 « L'œil de l'ethnologue » (1930), *Zébrage*. Paris, Gallimard : 26-34.

1996 *Miroir de l'Afrique*. Paris, Gallimard.

LESTEL, Dominique

2004 *L'Animal singulier*. Paris, Seuil.

MACKENZIE, John M.

1988 *The Empire of Nature. Hunting, Conservation and British Imperialism*. Manchester-New York, Manchester University Press.

MALINOWSKI, Bronislaw

2002 *Les Argonautes du Pacifique occidental*. Paris, Gallimard.

MICHAUD, Maxime

2008 « Décentrer la mort. Trophées et safari de chasse au Bénin », in Michèle Cros et Julien Bonhomme (éd.), *Déjouer la mort en Afrique. Or, orphelins, fantômes, trophées et fétiches*. Paris, L'Harmattan : 103-127.

ROTHFELS, Nigel

2002 « Catching Animals », *Savages and Beasts. The Birth of the Modern Zoo*. Baltimore, The John Hopkins University Press : 44-80.

SNOEP, Nanette Jacomijn (dir.)

2009, *Recettes des dieux. Esthétique du fétiche*. Paris, Actes Sud-musée du quai Branly.

WASTIAU, Boris

2008 *Medusa en Afrique. La sculpture de l'enchantement*. Genève, 5 Continents Éditions-MEG.

Résumé / Abstract

Julien Bondaz, *L'ethnographie comme chasse. Michel Leiris et les animaux de la mission Dakar-Djibouti* – Si les historiens de la mission Dakar-Djibouti ont accordé une place essentielle aux collectes ethnographiques, le fait que les membres de la mission ont également ramené de nombreux spécimens zoologiques, naturalisés mais aussi – pour certains – vivants, a été jusqu'ici généralement négligé. Pourtant, les présences animales sont récurrentes dans le journal que Michel Leiris tient durant la mission, publié sous le titre *L'Afrique fantôme* en 1934. Les relations que l'archiviste de la mission entretient avec les animaux rencontrés sur le parcours, chassés pour le plaisir ou capturés pour la science, ne nous renseignent pas seulement sur le quotidien de l'expédition. Elles permettent également d'analyser le rôle joué par les animaux dans l'expérience africaine de Leiris, voire d'interroger l'existence, dans le développement de l'ethnologie française sur le continent africain, d'un paradigme cynégétique.

Julien Bondaz, *Ethnography as a form of hunting. Michel Leiris and the animals of the Dakar-Djibouti expedition* – Although historians of the Dakar-Djibouti expedition have paid considerable attention to the ethnographic collections it produced, they have largely ignored the fact that members of the expedition also brought back numerous zoological specimens, both stuffed and alive. The presence of animals was, however, a recurrent feature of Michel Leiris's expedition journals, later published under the title *L'Afrique fantôme* (1934). In his role as diarist, he creatively engaged with the animals that members of the expedition hunted for pleasure and captured in the name of science. These interactions give us a glimpse of the day-to-day life of the expedition. But more than that, they also allow us to analyse the role of animals in Leiris's African experiences and even to explore the possible influence of a cynegetic paradigm on the development of French anthropology of Africa.